

Né à Louvain en 1965, Xavier Deutsch est docteur en philosophie et lettres. Il vit aujourd'hui dans le Brabant wallon et se consacre à l'écriture.



Du même auteur :

Les Garçons,

L'Ecole des Loisirs, 1990.

La Petite Rue Claire et Nette,

L'Ecole des Loisirs, 1992.

Too much; Sur la Terre; Comme au Ciel,

Le Cri, 1994.

Victoria Bauer !,

Le Cri, 1996.

Allez ! Allez !,

L'Ecole des Loisirs, 1997.

Le Grand Jeu des courages de l'ours en Alaska,

Le Cri, 1997.

Les Bernaches cravant,

Le Cri, 1999.

Samuel est revenu,

Le Cri, 2000.



Les arbres

Xavier Deutsch



Les arbres

Xavier Deutsch

A mon frère Laurent

*La nouvelle **Les Arbres** de Xavier Deutsch a paru dans le recueil "Le Tilleul de Stalingrad", Le Castor Astral, 2001.*

Où que ce soit que l'on meure, avait dit le grand-père, il est nécessaire de reposer dans sa terre." Le petit avait pris cette parole au sérieux. La veille de partir, il s'était éloigné sur le chemin de Pëtzbech allant derrière le bord de la colline, où le sentier croise le ruisseau et le champ des chevaux. Il avait marché un temps avec son idée contre le cœur jusqu'à l'endroit où il maraudait, quand il avait l'âge, les nids de merle avec sa petite sœur. Il s'était avancé devant le bord du bois qui montait contre la pente où la terre donne les chants sous le vent, des chants épais qui savent leur métier. Il y avait là une futaie, de chênes surtout, mais aussi des charmes, des hêtres, quelques tilleuls bien élevés pareils à ceux qui s'alignent auprès de la Loch-kapelle d'Esch-sur-Sûre. Le jeune homme s'arrêta contre le bord du taillis et respira profondément comme un soufflet de forge pour se remplir de la terre et du bois, de l'eau, du vent, de tout ce que le bon Dieu avait éparpillé sur cette colline-là. Puis il sortit de sa poche un sac de cuir pas plus gros qu'une moitié de besace, se pencha vers le sol et creusa de sa main une poignée d'humus, de la bonne terre humide et odorante, il se remplit bien la paume, puis une deuxième, et encore une autre bonne poignée bien mesurée, qu'il mettait au fur et à mesure dans le fond de sa poche de cuir. Puis ce fut fini et le soir tombait. Avec trois poignées de la terre de sa futaie, le garçon alla vers sa maison, puis le lendemain à la guerre.

L'histoire continue à Stalingrad, le 31 janvier 1943. La VI^e armée de la Wehrmacht, commandée par Von Paulus et rendue exsangue par les combats, les privations, les obnubilations de Hitler, résiste à l'Armée rouge en dépit de toute logique. Mais l'on sait comme, de toute éternité, la logique se sent en exil aussitôt qu'elle met le pied sur le territoire de la grande Russie. Le jeune Léon est alors un Luxembourgeois sous uniforme vert-de-gris. Ils



furent quelques milliers, à la façon des Alsaciens qu'on nomma les "Malgré-nous", à se retrouver incorporés de force dans les troupes du Reich, sous prétexte de pan-germanisme. Comment persuade-t-on à combattre des soldats qui n'en demandent pas tant ? On les envoie sur le front de l'Est, en compagnie de Roumains, d'Italiens, de Hongrois, ayant les fusils allemands dans le dos, les tanks russes de face, et le solennel hiver de tous côtés. Ils avaient marché contre Moscou, contre les routes plus râpeuses que des limes, contre tout ce qu'ils avaient appris de leurs mères, tuant et mourant beaucoup. Après des mois de lutte, ils avaient abouti à cette poche de Stalingrad que le chef de leur chef avait décidé de conquérir à cause du nom qu'elle portait. Puis l'état de Kalatch s'était refermé, les événements avaient adopté les fracas de la camarade, tous vocables remplis d'r et d'a : carnage, carabines, cadavres, massacre et vacarme. La guerre avançait sur le ciel russe sa longue tête d'iguane, sa litanie de craquements, et riait.

Le 31 janvier 1943, par trente et un degrés inférieurs à zéro, le soldat Léon occupe un petit sous-bois de bouleaux nains dans les faubourgs de Stalingrad en compagnie des quatre derniers hommes de son régiment, tous Luxembourgeois. Le vent galope sur le faubourg et tape comme un insensé contre une fabrique de bicyclettes et les derniers murs d'une ruelle, contre un panzer incendié, il s'efforce à remuer des carcasses de chevaux gelés bleus et bruns. Il se retourne contre les hommes et leur arrache la peau des mains. Où sont les officiers ? Les bombes grincent et les fusils désobéissent aux mains car dans ce monde-ci toute chose est isolée des autres, raidie, ne comprenant plus. C'est fini, cela se termine. Léon, couché dans la neige parmi les bouleaux argentés, voit se ruer une troupe de fantassins qui ne lui veulent pas de bien. Ils sont émergés des murs qui font tanière et s'alignent par sept, ils courent avec le vent, ils seront aux bouleaux dans trois minutes et Léon ferme les yeux. Il lâche l'arme,



cette copine morte au matin, défait le gant de sa main droite et plonge dans sa capote, fouillant sous lui : il est gourde, les vêtements font une carapace à fendre et Léon tâtonne en lui comme un damné, sa main allant jusqu'à la peau de son entraille où elle trouve le sac de cuir, et le retire... " Où que ce soit que l'on meure, avait dit le grand-père, il est nécessaire de reposer dans sa terre. " Les Soviétiques dansent vers lui semblables à des ours dans leurs houpelandes et brandissent des carabines si longues que l'on croirait des hallebardes. Des grenades éternuent contre lui, dont l'une déchire un camarade engourdi sous la terreur : le Grand-Duché perd à Stalingrad un garçon de plus. Léon tire sur les cordons du sac avec ses dents, il fourre la main dans la poche et touche la terre. Plus rien, d'un seul coup, d'autre que la futaie de Pätzbech, les senteurs, et la lumière qui passe dans les chênes, les tilleuls. Il fait doux, le ruisseau prononce un poème en dialecte à travers la pâture des chevaux, et la petite sœur marche près de Léon en gardant une pomme pour quand il fera nuit. Le gel flingue. Depuis la fabrique de bicyclettes, Léon voit courir les Soviétiques et les bruits d'une bombe en direction des bouleaux d'argent. Un soldat russe, plus jeune que lui, décharge en courant sa mitrailleuse contre les dernières bribes du peloton allemand : aux côtés de Léon le petit Peter, de Heiderscheid, prend six balles dans la bouche et vomit un sang noir qui gèle aussitôt, puis le soldat russe piétine quelque chose et s'avance devant Léon. Léon pousse la main dans sa terre, il se tourne sur le dos, il ferme les yeux. " Où que ce soit que l'on meure...", avait dit le grand-père.

Ce fut le grondement d'un Iliouchine, volant très bas sur les bouleaux, qui fit se lever Léon parmi les morts. La nuit venait de s'écrouler, on entendait le craquement des oiseaux contre la neige et quand Léon ouvrit les yeux il s'aperçut que la guerre était finie de ce côté. Il devait apprendre plus tard que Von Paulus, désobéissant aux ordres du Führer,



s'était rendu à l'Armée rouge, pour sauver la vie des six mille derniers soldats de la VI^e armée, laquelle en comptait deux cent soixante-dix mille au commencement de la campagne. Alentour, le carnage avait brisé toutes les murailles de Stalingrad, les arbres, les guerriers. La terre était arrangée de crevasses terribles aux ourlets noircis par la limaille et le gel, semblables aux lèvres des cicatrices, où des obus anesthésiés demeuraient tels que des œufs attendant l'heure d'éclore, dans quarante ans si ça leur chantait. Léon vit, sans comprendre pourquoi ni de quelle façon, qu'il n'avait plus d'amis dans ce territoire. Il était seul de son espèce, oublié parmi les décédés : le jeune soldat soviétique l'avait épargné, l'avait cru mort, ou Dieu sait quoi. Léon voulut se dresser, une longue douleur due au froid l'étourdis-sait, il était encore allongé sur le dos ayant les yeux sous les étoiles du ciel, et sa main trouva la terre de son pays répandue contre ce qui aurait dû être son cadavre, car " il est nécessaire de... ".

Léon se tourna et ne vit que des choses décédées partout, des arbres et des hommes décédés, toute la terre éteinte, et il regarda sa propre vie, à lui, au jeune Léon, comme une chose anormale. Il s'accroupit contre le sol avec infiniment de peine sous le pied d'un bouleau, frotta un carré de neige, et commença de creuser la terre avec sa main gauche. Il se blessa contre le sol gelé, mais Léon continuait de creuser longuement sans considérer qu'il avait mal, puis il obtint un petit trou sous le bouleau, et vida sa terre au fond du trou, la douce terre venue d'Eschdorf, de la futaie de Pëtzbech. Il se dit qu'il était mort à Stalingrad sous les bouleaux, puis revenu, et qu'alors les bouleaux de Stalingrad garderaient pour toujours ces trois poignées de terre venue du Luxembourg. Il prit ensuite la terre russe qu'il avait retirée sous le bouleau, cette poignée de sol froid, et la plongea dans sa poche de cuir, pour l'emporter, pour plus tard, pour le jour qu'il mourrait tout à fait. Puis il se dressa parmi les bouleaux dans le silence terrifiant et, sans regarder les cadavres ni rien, il se

faufila par la Russie, l'Ukraine, à travers guerre, pour retourner dans son village.

Le retour de Léon à Eschdorf provoqua des sentiments obliques. Le jeune soldat fut le seul à revenir, des douze garçons du village expédiés à combattre sur le front de l'Est, ce qui produisit les larmes éblouies de son père et de sa mère, une tristesse insondable dans les onze autres foyers, puis une délicatesse parmi les citoyens : les uns le regardaient avec cette crainte religieuse qu'éprouvaient les anciens devant les mystères, ses amis lui frappaient l'épaule avec des silences entendus, et d'autres le chargeaient d'une colère sans justification. Léon, lui, ne répondait à rien, et fut gagné par le mutisme des mélancolies. On lui réclama maintes fois le récit de Stalingrad et du saillant de Koursk, il s'y plia un soir, puis n'y prétendit plus. Le jour, il errait sur les collines, ou suivait les ruisseaux Milbech et Millebaach jusqu'au moment qu'ils rejoignent la Sûre, et ses randonnées le faisaient réapparaître à Eschdorf au crépuscule. Il appela un jour auprès de lui sa petite sœur Catherine, qu'il emmena dans la direction de Pëtzbech, jusqu'au taillis de chêne, de charmes et de tilleuls. Il s'efforça de retrouver le lieu d'où, la veille de partir, il avait retiré trois poignées d'humus, puis il montra le petit sac de cuir à Catherine et, dégageant un pli sous les feuilles, il enfouit cette motte de terre grise qu'il avait arrachée au gel, dans les bouleaux de Stalingrad. Alors, assis contre les arbres, il raconta cette histoire à sa petite sœur, en souriant, car il avait le sentiment de faire se rejoindre les lèvres d'une plaie, lui donner la chance qu'elle s'apaise. Les mois passèrent, la guerre s'acheva, quelques hommes revinrent du front ou du STO, et l'on inscrivit sur des stèles de schiste le nom de ceux, " Morts pour la patrie ", qui ne revinrent pas. Léon fut engagé dans la compagnie des chemins de fer et s'établit à Ettelbrück d'où il ne remontait à Eschdorf que les dimanches. Il laissait peu à peu s'éloigner les secousses et les tourments et se



consacrait à sa besogne, mais gardait, campée dans les épaules, cette mélancolie revenue de Stalingrad, qui ne s'éteignait pas.

Un dimanche de Pâques 1947, Léon arpente le sentier de Pëtzbech après la messe durant laquelle ont été célébrés les vitraux neufs de l'église : cinq de ce côté, cinq de l'autre côté. Saints Antoine, Joseph, Willibrorde, Hubert, Saintes Hélène, Thérèse, Anne et Barbara font une manière de haie d'honneur de part et d'autre de la nef et regardent se passer les événements avec résignation et, dans le chœur, ce sont les membres de la sainte Famille qui entourent les offices comme des inspecteurs de la chose sacrée. Chaque vitrail porte le nom du donateur, homme riche, notable reconnu désireux qu'on le connaisse mieux. L'église est bien peuplée, parcourue de glorias, de rayons lumineux trouant les vitraux, et de cette buée douce, extatique et violette qui accompagne les rituels. Léon s'exonère des chants sacrés, car tout ce qui retentit lui donne mal au crâne, il arpente le sentier de Pëtzbech et se laisse combler par les premiers parfums de lilas et le pollen des tilleuls. Il marche longtemps, passe par le champ des chevaux, longe la pente, puis aboutit contre le bord de cette futaie devant laquelle, à chaque promenade, il sourit en songeant aux apaisements. Ce matin, comme de coutume, il laisse aller son regard dans le taillis et son pas ralentit sans qu'il le sache devant les arbres d'un vert tiède, puis il s'apprête à continuer son chemin, lorsqu'un reflet le retient, quelque chose comme un éclat très inhabituel et doux parmi les chênes, les tilleuls. Il quitte le sentier, s'approche dans la futaie, s'avance devant un bouquet de charmes et voit une pousse de jeune arbre qui se dresse dans l'humus en direction de la lumière. C'est encore un petit tronc à l'aspect frêle, mais Léon connaît la grande détermination dont les arbres sont capables. Fasciné, il s'approche de la jeune pousse et lui frôle la tige avec infiniment de précaution : une écorce argentée. Léon se retient de respirer, un fris-



son terrible le sillonne. Il a reconnu, dans la protection des grands chênes, un bouleau nain des taïgas, une essence d'arbre absolument absente en Europe de l'Ouest, un bouleau de Stalingrad. Il se redresse lentement, pris de pâleur. Comment ? Il avance la main, puis la reprend. Il respire le ciel entier avec sa lumière pour faire se calmer quatre galops de Cosaques, puis il désire parler, dire au bouleau quelque chose. Il repense à la poignée de terre grise retirée du petit bois de Stalingrad, que cette terre devait porter de la semence d'arbre endormie et que le bouleau s'est révélé ici, à Pëtzbech, dans une futaie blonde. Léon tremble de joie, une eau de source le gagne, il regarde les chances du petit arbre, l'eau, l'humus et la lumière, et si les ronces ne le menacent pas, ni les fougères. Ce qu'il évalue le rassure, puis après vingt minutes il reprend le sentier vers Eschdorf comme sous le coup d'un éblouissement, et laisse en lui se dérouler cette histoire selon laquelle ce sont toujours les arbres qui signent et entérinent les traités de paix.

D'autres jours passent comme ils ont par cœur appris à le faire de toute éternité. Chaque fois qu'il peut, Léon monte d'Ettelbrück et rejoint le sentier de Pëtzbech pour écouter son bouleau pousser. Le bouleau pousse. Il ne deviendra jamais l'un de ces grands arbres de la futaie, les hêtres et les chênes, puisqu'il est d'une espèce naine prévue pour vivre au front des vents de la taïga et des hivers indicibles. Mais il s'épanouit bravement dans la lumière claire de l'Oesling et sa racine s'incorpore dans l'humus. Il arrive que la jeune Catherine accompagne Léon, puisqu'elle sait l'histoire, et le bouleau ne l'émerveille pas moins que s'il était revenu de Saturne ou d'un conte ancien. Il existe quantité de bouleaux d'argent dans " Le Petit Poucet " ou " La Chanson de Roland ", dit-elle.

Un matin qu'il arpente le quai numéro quatre de la gare d'Ettelbrück pour l'enregistrement d'un convoi de wagons roumains, Léon s'immobilise, pris de stu-



peur. Une pensée vient d'éclater en lui, venue par une fissure, et le remplit d'étoiles et d'eau. Une seule pensée, celle-ci : "Serait-il possible que, dans le petit bois de Stalingrad ?..." Comment n'y a-t-il pas songé plus tôt ? Cette pensée devient soudain immense, totalitaire : si un bouleau de Stalingrad a poussé dans le sol de Pëtzbech, pourquoi, de la même façon, un arbre de Pëtzbech n'aurait-il pas poussé à Stalingrad ? Une semence de chêne, de tilleul, de noisetier, emmenée dans la poche de terre et déposée dans le petit bois du faubourg de Stalingrad, n'a-t-elle pas pu germer, puis croître, depuis la guerre, au milieu des bouleaux d'argent ? Cette pensée, venue à Léon d'un seul coup sur le quai numéro quatre, à la gare d'Ettelbrück, coule au fond de l'homme jusque dans la racine du cœur et s'empare de la place. Dès ce jour, Léon ne cesse plus de songer à cet arbre possible, si fort que le possible devient certain. Un arbre de Pëtzbech a dû pousser là-bas. Quel est-il ? De quelle essence ? Supporte-t-il la violence du froid pendant l'hiver, et la conversation des petits bouleaux d'argent ?

La mélancolie de Léon s'accrut à mesure que le temps passait : écartant sa route de celle des humains, il n'adressa plus la parole qu'au bouleau dans le taillis de Pëtzbech, qui devint un bel arbre ainsi qu'une manière de totem, comme ces calvaires que l'on dresse au croisement des routes pour des causes relatives aux sentiments des familles, ou à la religion. A la croissance du petit bouleau d'argent, Léon estimait la taille que devait avoir "l'autre", l'arbre isolé de Stalingrad, et d'étranges conversations s'engageaient. Il posait au bouleau cent questions de tous ordres pour assagir sa douleur, car il ressentait cet arbre éloigné comme une partie de lui-même, une chair issue de son propre côté qui serait demeurée dans la terre grise d'un autre pays. Et l'autre pays s'éloigna encore lorsque les Soviétiques isolèrent l'Europe orientale derrière un Rideau de fer, de la Baltique à l'Adriatique. Incessamment Léon se



projetait vers le bout de taïga où il était mort en janvier 1943, et qui recelait depuis lors une part authentique de son être. Même, un jour de vacances en juillet 1964, il prit le train pour l'Allemagne fédérale et se posta sur la frontière, pour regarder la plaine à l'est. Les circuits touristiques organisés par l'agence officielle Intourist ne permettaient de s'approcher que de Leningrad ou de Moscou, et les plaines du Don restaient à l'écart des possibilités. Le temps passa, Stalingrad fut rebaptisée Volgograd, et Léon s'enferma dans sa monomanie au point que la société des chemins de fer luxembourgeois l'admit à la retraite en automne 1978 : il avait alors cinquante-trois ans et, s'il parcourait encore les sentiers de Liefrange, de Kaundorfou du lac artificiel qui dominait le barrage, ses pas le reconduisaient systématiquement à Eschdorf, puis il ne quitta pour ainsi dire plus le bouleau de Pëtzbech. Il pouvait y rester des heures à ne rien dire, simplement assis, ou plié dans une attitude de prostration pré-humaine, ou encore il se dénudait et roulait contre le tronc du bouleau sa pâle carcasse ratatinée. Une chaleur s'éloignait de lui.

L'histoire se termine à Volgograd le 16 novembre 1999, au matin. Léon avait fini par s'apercevoir que l'Europe avait changé au point que le Rideau s'était levé, qu'il y avait des routes à nouveau pour le conduire au petit bois de bouleaux du faubourg, s'il le voulait. L'avant-veille, il avait quitté Eschdorf dans son costume, avec sa vieille chemise blanche, sa cravate, ses souliers, sa petite valise, et il avait pris le train à Ettelbrück, pour Kiev, traversant la plaine continentale d'ouest en est, ensuite pour le bassin du Don. L'hiver avait commencé. Il quitte la gare de Volgograd sous de la neige en poussière et marche dans un chaos de limailles et de grésil. On dirait que la guerre s'est achevée hier ou finira demain. Des autobus décharnés roulent au lieu des panzers, et c'est la vodka plutôt que les bombes qui aligne des cadavres damnés sur les trottoirs. La vie



est juste plus silencieuse qu'en janvier 1943, autrement c'est la guerre. Léon marche et l'on ne dirait pas que ce soit au hasard. Il porte sa petite valise au côté, sa grande extase dans le côté, comme Dieu, allant vers le bord des pays de la Terre. Il marche tout le jour sans dévier de sa ligne pour aboutir à la pénombre dans un faubourg de six rues derrière une fabrique de bicyclettes où les hommes de la Terre semblent avoir fui. Léon se tourne et voit un petit bois de bouleaux d'argent qui se cramponne sous le vent glacial : au milieu de ce petit bois, et qui le couronne, se dresse un tilleul magnifique. Sa tête est blonde encore de l'automne, par fierté, il n'a presque rien perdu de ses feuilles, quelques-unes seulement allument des braseros indolents contre la neige. Léon s'approche et toutes les larmes du cœur gèlent à sa face, il marche auprès du roi tilleul dans la neige, il ouvre la bouche et les bras. Il a déposé sa petite valise à côté.

Le vent s'assoit auprès de Dieu, sur l'une des collines d'Eschdorf, et il dit : " J'en reviens. " On raconte bien des choses sur la fin de cette histoire. Les uns ont affirmé que Léon s'était alors dévêtu devant l'arbre, et que le gel avait eu raison de lui en quelques minutes, et d'autres soutiennent qu'un vieillard russe, vêtu dans une houppelande, avait surgi derrière la fabrique de bicyclettes avec une mitrailleuse, pour " terminer le vieux travail " (mais je pense que cette phrase a été mal traduite). Toujours est-il que nous ne le reverrons plus arpenter le plateau ni les collines, et je me demande ce qu'il convient de penser de tout cela. Dieu dit alors au vent de ne se tracasser de rien, car les choses, elles, savent très bien ce qu'elles veulent, et quelle est leur bonne place dans l'histoire. Puis il dit au vent d'aller buissonner, d'agiter les noisetiers, les érables, les chênes, les charmes, les hêtres, les châtaigniers, les ormes, les pruniers, les tilleuls, et tous les arbres de la terre. Alors le vent se leva de la colline et fit ce que Dieu avait dit, et Dieu regarda s'agiter sous le



vent tous les arbres de la terre. Et Dieu vit que cela était bon.

copyright Le Castor Astral

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2001

